

MARC AUGÉ

LIEUX ET NON-LIEUX DE LA VILLE

ABSTRACT: This paper will try to grasp and elucidate the main developments and tendencies characterizing the contemporary global city by employing the concepts of place and non-place. I will start from the assumption that the interaction of *lieu* and *non-lieu* may work as a heuristic tool suitable for sociological analysis. In the first part of the paper, the notions of place and non-place will be discussed from a theoretical point of view, while highlighting, at the same time, their spatial, temporal and symbolic dimension. Then, several characteristics of the contemporary city will be addressed: from spatial differentiation and social segregation to the Disneyfication of places, from the global homogenization of downtowns to the sub-urbanization of the city's surroundings. I will show how the ongoing tendencies in global economy, urbanism, and planning are filling the cities with non-places. Nonetheless, new forms of geographical and social imaginative outlets are springing up in the interstices of contemporary cities, in the common attempt to rebuild places of social exchange and mutual recognition.

KEYWORDS: Place, Non-place, City, Disneyfication, Hypermodernity.

Je voudrais partir de l'opposition entre lieu et non-lieu pour essayer d'évoquer quelques-uns des problèmes de la ville d'aujourd'hui. La ville, c'est en effet chaque jour davantage l'espace dans lequel se joue l'histoire des hommes et dans lequel, du même coup, s'expriment ses accélérations, ses contradictions et ses vertiges. La grande ville, quant à elle, existe à la fois par ses équilibres et ses circulations internes — en ce sens, elle existe comme lieu singulier et particulier — et par sa dimension externe : elle projette à l'extérieur des biens, des informations, des individus et des images ; en sens inverse, elle attire d'autres biens, d'autres informations, d'autres individus, d'autres images. L'image qu'elle donne d'elle-même, qu'il s'agisse de l'image purement informative constituée par les tableaux statistiques évoquant sa démographie, ses capacités d'accueil, son dynamisme économique, ou de l'image esthétique qui entend séduire les touristes et les investisseurs, se projette à l'extérieur pour attirer à l'intérieur les courants de la finance, de l'industrie, du commerce, du désir et du plaisir. La grande ville, par ce double et ample mouvement, respire au rythme de la région, du continent et, finalement, aujourd'hui, de la planète tout entière.

Après avoir rappelé les traits essentiels du couple lieu/non-lieu, je souhaiterais en tester la pertinence sur l'exemple de la ville actuelle, en me demandant *in fine* si, du fait même de son extension sans précédent, elle n'est pas particulièrement vulnérable au phénomène de mise en images du monde caractéristique de notre époque.

Le couple lieu/non-lieu

Les anthropologues ont toujours rêvé d'observer des lieux circonscrits et transparents dans lesquels la culture, la société et l'individualité s'exprimeraient et se reflèteraient l'une l'autre à travers l'organisation de l'espace. Cet idéal ne correspond, en toute rigueur, à aucune réalité : plus exactement la culture, la société et l'individu sont des réalités plurielles, relativement autonomes, et toujours en construction qui ne se laissent jamais enfermer dans une formule unique et achevée. On n'a jamais pu, en outre, observer de culture, de société ou d'individus totalement fermés à l'influence de l'extérieur. Il s'ensuit qu'entre les valeurs essentielles de la culture, l'organisation de la société et les comportements des individus il n'existe aucune transparence, des zones de recouvrement, mais aussi des zones d'opacité, des ruptures, des épreuves de force, voire des contradictions. Induire le culturel, le social et l'individuel de la seule observation de l'espace, si historique et construit puisse-t-il être, n'a donc, en toute rigueur, pas de sens.

Cela n'ôte rien au fait que les groupes humains, lorsqu'au terme d'une migration ou d'une guerre, ils se sont installés dans un espace donné, en ont toujours fait un territoire, un espace exploitable et pensable. Même les parcours circulaires des sociétés nomades ont leurs repères et leurs étapes. L'organisation et l'appropriation du territoire ont leurs aspects économiques (délimitations des terres de culture et des zones de chasse, de pêche ou de cueillette), sociaux (délimitation de l'espace public et des espaces publics ; emplacements culturels réservés aux symboles communs d'identité), individuels et simultanément relationnels (les règles de résidence correspondent à des relations spécifiques entre certains parents ; les règles d'héritage peuvent porter, dans des populations nomades comme les Touaregs, sur des biens comme les tentes qui sont à la fois meubles et immeubles). Le souci de donner du sens à l'espace se traduit jusque dans l'organisation de la demeure (Jean-Pierre Vernant a rappelé le contraste qui opposait, dans la maison grecque à l'époque classique, le centre, foyer féminin protégé par Hestia, et le seuil, ouvert à l'extérieur et aux échanges, masculin et protégé par Hermès ; c'est par un contraste du même type qu'on peut définir aussi bien la maison Kabyle telle que l'a analysée Pierre Bourdieu, avec sa part d'ombre, intérieure et féminine, et de lumière, extérieure et masculine, ou encore les habitations du sud Togo et du sud Bénin où le dieu Legba exerce un peu les mêmes fonctions qu'Hermès. Le corps humain lui-même est souvent considéré comme le réceptacle de puissances ancestrales qui en occupent certains points précis.

La formule de Lévi-Strauss, selon laquelle "dès l'apparition du langage il a fallu que l'univers signifiât" s'applique donc bien à la constitution des *lieux* par les sociétés humaines. Un lieu, c'est un espace dans lequel quelque chose peut se lire des identités individuelles et collectives, des relations entre les uns et les autres et de l'histoire qu'ils partagent. Un lieu, c'est aussi, pour reprendre la formule de Vincent Descombes (1987), un "territoire rhétorique", c'est-à-dire un espace à l'intérieur duquel on a le même langage

(et non pas seulement la même langue) — ce qui permet, à la rigueur de se comprendre “à demi-mots” ou à travers les complicités du silence et du sous-entendu. Enfin, d’un point de vue plus strictement géographique, un lieu se définit par sa frontière extérieure et ses frontières intérieures ; en outre les ethnologues se sont toujours posé la question du contexte dans lequel l’analyse des spécificités du lieu avaient un sens — ce contexte pouvant se définir, avec un certain degré d’approximation comme politique (une chefferie, un royaume), géographique ou culturel.

Un non-lieu, à l’inverse, se définira comme un espace où ne peuvent se lire ni identités, ni relations, ni histoire. Et les nouveaux espaces de la planète, dans un monde que Paul Virilio (1984) caractérise par l’instantanéité et l’ubiquité, se prêtent à première vue exemplairement à cette définition négative. Les espaces de la circulation (voies aériennes, aéroports, autoroutes), les espaces de la communication (les écrans de toutes sortes, les ondes et les câbles), les espaces de la consommation (supermarchés, station-service) peuvent ainsi apparaître comme des non-lieux, fréquentés majoritairement par des individus solitaires et silencieux. Ces non-lieux se mêlent les uns aux autres (radio et télévision fonctionnent dans les aéroports, les avions, les stations-service, les grandes chaînes hôtelières). Les codes et les règles sont destinés à l’usage immédiat et ne sont à aucun titre des symboles. Les voix sont enregistrées et même synthétiques. Ces espaces sont donc bien l’expression des trois phénomènes caractéristiques de notre surmodernité : l’accélération de l’histoire (liée à la vitesse de l’information), le rétrécissement de la planète (lié à la circulation accélérée des individus, des images et des idées), l’individualisation des destins (liée aux phénomènes de déterritorialisation). Quant au contexte des non-lieux, c’est la planète elle-même.

L’opposition entre lieu et non-lieu est toutefois relative et on ne peut pas la concevoir simplement en termes empiriquement spatiaux. Elle est relative dans le temps : un lieu peut devenir un non-lieu et inversement. On a vu, en France, à la périphérie immédiate des villages et des petites villes, les abords de quelques “grandes surfaces” (supermarchés) devenir des lieux de rencontre épisodiques ou réguliers pour les jeunes gens attirés notamment par les stands où se vendent les disques, les cassettes et les équipements audio-visuels. Elle est relative à l’usage. Un aéroport n’a pas la même signification pour un passager et pour celui qui y travaille tous les jours. Il nous faut donc prêter attention à la diversité des regards dont un même espace peut être l’objet et considérer le couple lieu/non-lieu comme un instrument souple pour déchiffrer le sens social d’un espace, c’est-à-dire sa capacité à accueillir, susciter et symboliser de la relation. Lieu et non-lieu, en outre, ne s’opposent pas comme le bien et le mal. Si l’on entend par *sens* le sens social, la relation pensable et gérable, instituable, entre l’un et l’autre, les uns et les autres, on remarquera qu’un excès de sens peut être invivable (il est très difficile de vivre continuellement dans le regard d’autrui) tout comme un excès de liberté (ne dépendre de personne) peut faire basculer dans la folie de la solitude. Lieu et non-lieu sont en tension comme l’exigence de sens et celle de liberté.

Il reste que c'est autour des villes qu'on voit se multiplier les espaces où le sens social paraît le plus problématique, sans doute parce qu'elles se définissent par le double mouvement centripète et centrifuge que j'évoquais en commençant et qu'elles sont le point de départ et d'aboutissement des flux matériels et immatériels, humains et non humains dont l'intensité caractérise notre surmodernité.

Lieux et non-lieux dans la ville

Les villes ont une mémoire qui dialogue avec la nôtre, la provoque et la réveille. Elles ont une mémoire historique : dans la conception moderne de la ville, les monuments s'ajoutent aux monuments pour donner au paysage sa dimension temporelle et le citadin est confronté chaque jour aux traces d'un passé que son propre parcours retrouve, recouvre ou dépasse. Les lieux et les monuments (dont quelques-uns symbolisent métonymiquement la ville où ils se trouvent — comme le Grand Canal ou la Tour Eiffel), les noms de places et de rues, les stations de métro qui les transplantent dans les profondeurs du sous-sol parlent de l'histoire des hommes. Mais chaque homme, chaque individu a pu vivre sa propre histoire au cœur de la ville. Au fil de ses itinéraires, de ses promenades ou même des trajets qui le conduisent à son travail et inversement, il peut croiser ses souvenirs, se rappeler des époques où il n'avait pas le même âge, où sa vie sociale, professionnelle ou personnelle était différente.

La ville-histoire, la ville-mémoire concentre et mélange la grande histoire et les histoires individuelles, réunies parfois lorsqu'un événement d'importance nationale et internationale (mai 68, la chute du Mur de Berlin en 89) occupe une place importante dans la mémoire de milliers d'individus. Emmanuel Terray, dans son livre *Ombres berlinoises* (1996), a fait l'inventaire des périodes différentes et contrastées (République de Weimar, III^e Reich, RDA, Allemagne réunifiée) qui se sont inscrites parfois dans les mêmes lieux, ou les mêmes bâtiments, au cœur d'une ville dont les nouvelles reconstructions, aujourd'hui, effacent progressivement une part de mémoire. Mais il retrace du même coup son propre itinéraire dans la ville — produit de ce que Michel de Certeau (1980) appelait les "rhétoriques piétonnières", un parcours qui le conduit, à travers la recherche de présences encore presque palpables et de témoignages en voie de disparition, à construire sa propre mémoire de la ville, le souvenir d'un séjour de deux ans : morceau de vie, expérience individuelle qui s'est enrichie, approfondie en se confrontant avec l'histoire des autres.

On rencontre la ville comme on rencontre une personne. On la reconnaît, on la perd de vue, on la retrouve. Cette seconde dimension de la ville — la ville-rencontre — a deux aspects complémentaires et qui se tiennent l'un l'autre. Si on rencontre la ville, c'est qu'elle est un espace de rencontres. On ne peut la personnifier (comme on fait parfois dans les chansons ou les poèmes) que parce qu'elle est intensément sociale, lieu où vivent, où passent des milliers ou des millions de personnes qui ont toutes une chance de

se rencontrer. La ville qu'on aime et que l'on a rencontrée une fois pour toutes, c'est celle où l'on peut toujours faire une rencontre un espace, en ce sens, ouvert à l'avenir et à l'autre. Telle est sans doute la raison pour laquelle il y a, dans notre imaginaire, de fortes connivences, souvent, entre le nom ou le visage d'un artiste ou d'un écrivain et la forme de la ville. Ces artistes ou ces auteurs ont rencontré la ville, ils nous ont précédés : Thomas Mann ou Proust à Venise, Stendhal à Rome ou dans les villes du Nord de l'Italie sont avant tout des visiteurs exemplaires — de ceux qui n'arrivent pas à épuiser le mystère de la ville et lui donnent ainsi toute chance de le conserver, de rester un espace d'aventure. Fernand Léger (1997), dans les lettres qu'il adresse à son amie Suzanne Herman, trépigne d'enthousiasme en découvrant les gratte-ciel new-yorkais, se prend de sympathie pour le côté désordonné de Marseille : mais il est bien évident qu'il y rencontre d'abord une métaphore de son œuvre et même de sa personne ("Je suis un type dans le genre de Marseille", écrit-il drôlement), c'est-à-dire l'expression d'un idéal toujours visible, toujours à portée de main et toujours en fuite. André Breton, à force d'arpenter le boulevard Bonne Nouvelle et le boulevard Magenta en direction de l'Opéra, y voit surgir un jour Nadja, c'est-à-dire, en fin de compte, une émotion et un livre.

La ville n'aurait pas cette puissance poétique, cette capacité à personnifier ou symboliser la rencontre si elle n'était pas dans son principe le lieu des mises en relation, le lieu du social où se conjuguent et éventuellement s'affrontent les histoires, les classes sociales et les individus.

Qu'en est-il aujourd'hui de la ville comme lieu ?

Le phénomène massif qu'il faut d'abord prendre en considération pour répondre à cette question est celui de l'urbanisation de la planète, d'une extension urbaine sans précédent encore plus remarquable dans les pays sous-développés que dans les pays industrialisés. Le démographe Hervé Le Bras (1994) a pu dire que l'urbanisation constituait au même titre que l'expansion des chasseurs-cueilleurs ou le passage à l'agriculture une nouvelle période de l'histoire de l'humanité. Du même coup se développent au long des côtes, des fleuves et des voies de communication ce que le même démographe a appelé des "filaments urbains." Le tissu interstitiel qui se développe ainsi entre les anciens pôles urbains brouille les frontières traditionnelles : peut-on, faut-il y créer de nouvelles "centralités" et lesquelles ?

Le problème des frontières (et des repères) se double d'un problème de représentation et d'images. Plusieurs témoignages montrent que souvent les habitants des banlieues, des grands ensembles, des zones interstitielles sont plus attachés qu'on ne l'imagine de l'extérieur aux lieux où ils vivent. Un jeune chercheur, David Lepoutre, dans son livre *Cœur de Banlieue* (1997) sur la Courneuve et la Cité des Quatre Mille, a montré les véritables rites d'intégration que les bandes de très jeunes gens de la Cité imposent aux nouveaux venus dans leur classe d'âge. Ces rites passent par une véritable appropriation du lieu. On a vu des personnes pleurer lorsqu'on a fait imploser, pour raison d'esthétisme et de salubrité, les grands ensembles dans lesquels ils avaient vécu. On pourrait parler à ce propos de *surlocalisation*.

Le propre du phénomène de surlocalisation c'est qu'il enferme les gens dans des frontières très étroites. Les relations entre cités et entre banlieues sont rares. C'est avec des "hors-lieux" que s'établit plus volontiers le contact, un contact du même coup quelque peu artificiel : hors-lieux constitués par les images de la télévision ou par la grande ville à la fois proche et lointaine mais appréhendée (le samedi soir surtout) dans sa dimension imagée et en quelque sorte fictive. Il y a ainsi à Paris quelques "hors-lieux" qui sont plus fréquemment visités par les jeunes de gens de banlieue parce qu'ils leur proposent, directement accessible par le RER, une image scintillante de la ville. Je pense d'abord au Forum des Halles et aux Champs-Élysées.

Nous sommes ici invités à nous interroger sur la mise en images du monde et sur la ville comme fiction.

La ville-fiction

L'existence de la ville-fiction n'est que l'illustration la plus éclatante d'un phénomène général de mise en fiction ou mise en spectacle du monde. Ce phénomène lui-même doit être mis en relation avec le rôle chaque jour plus important que nous accordons aux images — aux images que nous recevons, par exemple lorsque nous regardons la télévision ou suivons les indications portées sur l'écran d'un distributeur automatique de billets de banque ; et aux images que nous fabriquons lorsque nous parcourons le monde, l'œil rivé au viseur de notre caméscope. Le rapport à l'image ainsi conçu redouble les effets d'insularité et de circularité propres à la surlocalisation — et nous en avons des exemples spectaculaires un peu partout dans le monde.

Dans certaines organisations urbaines (par exemple en Amérique Latine, mais la tendance est générale) on voit se créer de nouvelles lignes de partage et de nouvelles insularités : immeubles surprotégés par des systèmes de sécurité très élaborés, quartiers privés, villes privées parfois, à l'intérieur desquels la vie s'organise d'abord en fonction d'un affrontement virtuel (et épisodiquement actualisé) entre riches et pauvres. Dorénavant l'espace de cohabitation tend à se fragmenter en forteresses et en ghettos que relie seulement le réseau télévisé. Encore, de ce point de vue, faut-il distinguer entre les simples antennes qui assignent les pauvres aux spectacles nationaux ou achetés (en Amérique Latine les telenovelas ou les séries américaines) et les antennes paraboliques qui ouvrent l'espace domestique des riches aux images du monde entier. L'espace urbain perd sa continuité.

Cette rupture encourage l'entreprise de mise en fiction qui se fait du coup plus ambitieuse : elle crée en rase campagne des univers nouveaux, des parcs d'amusement, des fictions sans récits, simplement encombrées de quelques récits résidus et de quelques appels publicitaires. Disneyland en est l'archétype : une fausse rue de village américain, un faux saloon, un faux Mississippi, des personnages de Disney qui courent dans tous ces faux lieux, un faux château et sa belle au bois dormant composent le décor d'une fiction

au troisième degré. La fiction, notamment celle des contes européens, avait été portée à l'écran par Disney, et la voilà qui revient sur terre pour se faire visiter ! Images d'images d'images... Alors que vont faire les visiteurs ? Mais ils vont filmer, bien sûr ! Filmer pour remettre dans leur boîte noire tous les personnages qui n'auraient pas dû en sortir, mais en profitant de l'occasion pour les rejoindre ou pour leur adjoindre à tout le moins la présence de leurs proches : femme, enfants, qui tous ensemble pourront se voir bientôt à l'écran, sur l'écran de la T.V. avec Mickey, Donald et le Prince Charmant. Les parcs d'amusement, les clubs de vacances, les parcs de loisirs et de résidence comme les Center Parcs, mais aussi les villes privées qui voient le jour, de plus en plus nombreuses, en Amérique, et même ces résidences fortifiées et protégées qui s'élèvent dans toutes les villes du tiers-monde comme autant de châteaux forts, constituent ce qu'on pourrait appeler des "bulles d'immanence." On trouve encore d'autres bulles d'immanence, par exemple les grandes chaînes hôtelières ou commerciales qui reproduisent peu ou prou le même décor, distillent le même type de musique à travers leurs rayons ou dans leurs ascenseurs, diffusent les mêmes vidéos et proposent les mêmes produits aisément identifiables d'un bout de la terre à l'autre. Au fond, les bulles d'immanence sont l'équivalent fictionnel des cosmologies :

- elles sont constituées d'une série de repères plastiques, architecturaux, musicaux, textuels, qui permettent de s'y reconnaître ;
- elles dessinent et marquent une frontière au-delà de laquelle elles ne répondent plus de rien ;
- elles sont à la fois plus matérielles et plus lisibles que les cosmologies (qui sont des visions symbolisées du monde), leur apprentissage est plus aisé mais il leur manque évidemment une symbolique, un mode prescrit de relation aux autres (réduit dans leur cas à un code de bonne conduite pour les usagers) et un système d'interprétation de l'événement (même si elles s'emploient à constituer des mondes en réduction : microcosmes du macrocosme où est proclamée la dignité du consommateur qui les fréquente) ;
- elles restent des parenthèses, que l'on peut ouvrir ou fermer à discrétion, moyennant finances et la connaissance de quelques codes élémentaires.

La fiction dès lors devient encore plus hardie : non contente de créer des parenthèses nouvelles, elle s'attaque au réel lui-même pour le subvertir et le transformer.

Elle entreprend de remodeler, selon ses critères, les formes de la ville. La presse a signalé il y a quelque temps, que *Disney Corporation* (comme promoteur) avait été vainqueur d'un concours organisé par la mairie et l'état de New York pour l'édification d'un hôtel et d'un centre de commerce et de loisirs à Time Square et pour la restauration de l'hôtel presque centenaire *New Amsterdam*, dans la 42ème rue de Manhattan. *Disney Corporation* semblait également devoir être chargée de développer un programme de loisirs à Central Park et de créer un grand magasin où l'on trouverait tous les

sous-produits de ses films au 711 de la 5ème Avenue. C'est donc les deux architectes de Disney qui ont gagné ce concours. Et le plus remarquable dans ce projet, c'est qu'il installe en pleine ville, comme une composante normale de celle-ci, le monde de Superman, monde de Superman qui lui-même avait été conçu comme une imitation de la ville, une fiction dans la ville fictive ! Les deux architectes victorieux ont opté pour une esthétique du chaos, mais c'est très délibérément un chaos de BD et de dessin animé. D'ailleurs, certains journalistes l'ont noté, ce projet en cours à Time Square est fidèle à l'esthétique des centres de loisirs déjà installés aux États-Unis ; une esthétique qui se tient éloignée des débats sophistiqués sur le sens de l'œuvre, comme si déjà l'"effet Disney" se prenait au sérieux et se prenait pour référence, se constituait en autoréférence pour l'avenir. On y est donc : c'est la fiction qui imite la fiction.

C'est la ville de Superman et des bandes dessinées que la ville réelle, aujourd'hui, va imiter. La boucle est ainsi bouclée qui, d'un état ou les fictions se nourrissent de la transformation imaginaire du réel, nous fait passer à un état où le réel s'efforce de reproduire la fiction. Peut-être, conduit à son terme, un tel mouvement risque-t-il de tuer l'imagination, d'assécher l'imaginaire, traduisant par là quelque chose des nouvelles paralysies de la vie en société. Dans l'espace urbain et dans l'espace social en général la distinction entre réel et fiction devient floue.

La question peut en définitive se poser de savoir si toutes les relations qui s'établissent à travers les médias, quelles que soient leur éventuelle originalité, ne relèvent pas d'abord d'un déficit symbolique, d'une difficulté à créer du lien social in situ. Le "moi" fictionnel, comble d'une fascination qui s'amorce dans toute relation exclusive à l'image, est un "moi" sans relation, et du même coup sans support identitaire (toute identité se construisant évidemment à travers des altérités), susceptible dès lors d'absorption par le monde d'images où il croit pouvoir se trouver et se reconnaître.

Les exemples que je viens de citer sont évidemment des exemples-limites. Ils expriment des tendances, des risques, non la totalité sociologique des villes et du monde. Mais il faut les avoir en tête pour en tirer au moins deux leçons.

1) Urbanistes, architectes, artistes et poètes devraient prendre conscience du fait que leur sort est lié et que leur matière première est la même : sans imaginaire, il n'y aura plus de ville et inversement.

Mais le lien de l'imaginaire et de ses prolongements affectifs à l'espace est complexe. Rappelons-nous que les pleurs des anciens habitants des grands ensembles détruits : nous avons découverts en direct à la télévision qu'il n'est pas si aisé de faire le bonheur esthétique des humains.

2) D'où le problème des banlieues, des périphéries. Elles sont accablées sous les images (on voit s'y concentrer tous les non-lieux de la consommation et de la circulation, grandes surfaces, aéroports, échangeurs, entrepôts, publicités agressives, stations-services ; la densité des chômeurs et des populations immigrées y est toujours présentée comme un problème ; l'image d'une violence latente y est associée), elles apparaissent comme l'anti-urbanité.

Ces banlieues, ces périphéries, ont d'abord besoin d'une attention sociale, économique et civique qui ne leur soit pas trop chichement mesurée, d'une remise en circuit. Parlons utopie : il faut y recréer les conditions de l'imaginaire qui ont toujours été inscrites dans la réelle socialité des lieux.

Les indices positifs pour finir : dans quelques films que je dirai phares, des cinéastes ont réinventé les espaces informes de la ville — Moretti, dans son "Journal intime" (1993), se hasarde à la périphérie de Rome, Wim Wenders fait de "Lisbone Story" (1994) l'exploration d'un monde en apparence abandonné. L'image ici précède la fonction. Elle désigne les espaces à construire ou à réinventer, elle dessine l'espace de la rencontre. Errante et attentive, elle s'attarde sur les terrains vagues, les marges, les déserts provisoires. La caméra, par ses va-et-vient, comme un chien de chasse, signale qu'elle a trouvé la piste, que Rome est toujours dans Rome, Lisbonne dans Lisbonne, mais qu'il ne faut pas perdre la trace de l'imaginaire en fuite.

S'il faut se détourner de la fiction des images sans armature symbolique, c'est pour ré-symboliser le réel et ressusciter du même élan l'imaginaire, la ville et le lien social, l'étroite imbrication entre lieu et non-lieu, faute de laquelle il n'y a que terreur ou folie.

BIBLIOGRAPHIE

CERTEAU (DE), M. 1980. *L'Invention du Quotidien, vol. I. Arts de Faire*. Paris: Union Générale d'Éditions.

DESCOMBES, V. 1987. *Proust. Philosophie du roman*. Paris: Minuit.

LE BRAS, H. 1994. *Les limites de la planète. Mythes de la nature et de la population*. Paris: Flammarion.

LÉGER, F. 1997. *Une correspondance de guerre*. Paris: Flammarion.

LEPOUTRE, D. 1997. *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*. Paris: Odile Jacob.

TERRAY, E. 1996. *Ombres Berlinoises*. Paris: O. Jacob.

VIRILIO, P. 1984. *L'Espace critique*. Paris: Christian Bourgois.